

La fuite

— Je le mets où ce carton ?

— Pose le dans le salon, moi je vais m'occuper du bureau.

Nous étions au mois d'avril, le printemps tardait à venir, mais partout dans les maisons, l'hiver qui avait plongé dans l'immobilisme desserrait son étau. La sève de vie, libre et sans entraves, coulait de nouveau dans les cœurs et les têtes, donnant lieu à des envies nouvelles de projets, de départs...

Nathalie et Sylvain s'activaient dans l'ancien appartement de ce dernier : l'heure était à l'action. On déplaçait des meubles, rangeait des affaires dans des boîtes quitte à remuer quelques vieux souvenirs. Sylvain, à qui revenait la charge de ranger le bureau, n'avait pas choisi cette répartition par hasard. En agissant ainsi, il délivrait un message clair à destination de Nathalie : le bureau était son domaine. Lui seul avait droit de vie ou de mort sur les reliques qui constituaient ce sanctuaire, son sanctuaire.

Tout d'abord, il y avait ses livres qui débordaient et remplissaient chaque vide des trois bibliothèques alignées contre le mur. Nathalie les avait plus tôt toisés d'un œil mauvais, ne comprenant pas son amour indéfectible pour ses pauvres ouvrages qui ne brillaient ni par un contenu rare, ni pas une reliure précieuse. Ce que ne savait pas Nathalie, c'est que le bibliophile est avant tout un collectionneur qui a élevé le livre-objet au rang d'œuvre d'art et la valeur de sa collection naît de l'accumulation et de la disparité des pièces qui la forme. Le profane raisonne toujours avec son porte-monnaie, là où le passionné n'ouvre que son cœur.

Cela plaisait à Sylvain cet étalage de livres qui le renvoyait à de vieilles images à forte connotation intellectuelle et artistique qui avaient tapissé ces rêves de littérature. « N'hésite pas à te débarrasser de quelques vieux livres » lui avait dit Nathalie sur le trajet qui menait à son appartement. Oui, mais comment s'y résoudre ? Même les inutiles, les mutilés, les doublons avaient leur place ici ; ils devenaient des faire-valoir pour d'autres. La pépite ne brille pas dans son gisement enlacée dans une veine d'or pur, mais prend toute sa valeur trouvée par hasard sur un champ stérile.

Sylvain parcourut d'un regard horizontal le contenu d'une étagère : Hugo, Zola, Hemingway, Steinbeck... qui oserait profaner tous ses noms prestigieux ? Il regarda au sol le grand sac plastique noir fourni par Nathalie, l'outrage aurait été si grand de recouvrir de ce linceul grossier tous ces grands hommes. Mais le carton ouvrant sa gueule démesurée, était-il un sort plus enviable ? Certes, il était réservé aux héros et marquerait les quelques privilégiés du sceau du divin avec une promesse de résurrection à la clé, leur cercueil sera scellé à bouts de scotch et « Livres bureau » leur seul épitaphe pour un temps, mais ici encore l'incertitude planait... Finalement Sylvain ne s'en sentait tout simplement pas la force. Il se contenta d'ouvrir quelques pages au hasard, se remémorant quelques bonnes histoires.

Nathalie tendue comme un ressort débarqua brusquement dans la pièce et l'arracha à sa flânerie littéraire quelques instants plus tard :

— T'as avancé ?

Simple question de rhétorique apparemment, elle reprit aussitôt :

— Allez dépêche-toi, on ne va pas y passer l'après-midi.

Encore une fois elle l'exhortait à l'action, pensa Sylvain. Ce déménagement n'était-il pas finalement surtout le sien, lui qui se refusait toujours à aller de l'avant. La rapidité de son exécution le faisait confondre avec une fuite.

Vaguement remotivé par ce rappel aux réalités, Sylvain changea de stratégie et décida de se tourner vers cette pyramide de papiers fraîchement sortie de leur doux sépulcre. 7 années de scolarité postbac le contemplaient. Finalement, c'était bien peu, se dit-il. Une part importante de sa vie si grossièrement résumée. Pourtant, les entrelignes de ces cours si rapidement retranscrits lui contaient tant d'histoires ; même peut-être aussi bonnes que celles qu'il gardait jalousement dans ses étagères.

Dans les replis secrets des feuilles se dissimulaient les conversations absurdes du fond de la classe, les jeux idiots pour tromper l'ennui (qu'on devinait encore en marge de ses copies), les copains, les sorties, les filles avant qu'en émerge La Fille. À la manière d'une bobine de fil, sa mémoire se déroulait à la suite d'un souvenir venait s'y accrocher un autre.

« Intégrale de Riemann », « Analyse factorielle », lisait Sylvain. Avait-il seulement su un jour ce que ces termes barbares voulaient dire ? L'absurdité du système éducatif lui parut tout à coup comme une évidence, lui qui avait fait depuis longtemps le pari de la tête bien pleine, plutôt que de la tête bien faite. Sa tête débordait de bêtises. Toutes ces années où il avait appris docilement en vue d'une représentation unique lui inspiraient maintenant un profond mépris. Cela n'avait été qu'un travail de cirque, ce qui renforçait chez Sylvain l'idée que tout ceci ne fût qu'une énorme mascarade. Sûr que tout ceci ne lui servirait plus, il se saisit d'une feuille de papier et sut tout de suite ce qu'il fallait en faire : il la déchira. Il recommença pour d'autres. Jamais par liasse, non, une à une, un dernier hommage qu'on accorde aux sacrifiés sur l'autel. Ce rituel était nécessaire, expiatoire, l'acte de destruction final était chargé de symboles et prenait tout son sens à l'acmé de ce mal nécessaire. Sylvain avait toujours eu du mal à se séparer des choses aussi dérisoires soient-elles. Détruire le passé, c'était pour lui égratigner l'être, l'amputer de milliers de petites choses qui ensemble étaient encore capables d'être une béquille à la vie, en tirant des souvenirs par le biais du cœur.

Il épousait aujourd'hui la vision de Nathalie.

Détruire était devenu plus facile pour Sylvain, il avait trouvé une certaine légitimité dans l'acte et devenait un bourreau sans scrupule. La raison avait stoppé les épanchements du cœur. Après les papiers Sylvain s'attaqua au contenu hétéroclite d'un tiroir. Ici chaque objet voulait encore lui raconter son histoire, mais Sylvain n'écoutait déjà plus, pris au jeu de sa logique d'éradication. Une fleur maintenant fanée, offerte à Nathalie, la carte de visite écornée de son premier stage, un billet de train Paris-Béziers, ce jeu d'un autre temps avec son bâton ambré à hélice et sa baguette courbe ayant appartenu à sa mère ; qu'importe, il jeta le tout dans le sac-poubelle, tombeau de la mémoire, après avoir pris un soin malicieux à casser, démanteler, briser, broyer. Son intelligence seule saurait extirper la substantielle moelle de sa mémoire Colifichets ? Choses inutiles. Et la madeleine sans saveur avait déjà trop cuit. On a tort de donner trop d'importance aux choses qui n'en ont pas. Ce ne sont pas eux qui l'empêcheraient de se souvenir. D'ailleurs comment s'appelait ce bar où ils aimaient tous se rejoindre après les cours ? Sylvain fut pris d'un doute.

Nathalie avait fini le rangement fastidieux de la cuisine. Des cartons intelligemment rangés reposaient sur le coin du bar. Elle parut satisfaite de son travail et se demanda alors si Sylvain, de son côté, avançait aussi bien qu'elle. Cela faisait plus d'une heure qu'il semblait s'escrimer dans le bureau et à présent elle n'entendait plus aucun bruit. Un peu inquiète, elle rentra dans l'autre pièce. Sylvain était assis sur le sol, devant le contenu d'un sac-poubelle éparpillé sur le sol. Il paraissait désespéré et fouillait maladroitement parmi les cadavres ainsi exhumés tentant de reconstituer ce qu'il avait détruit de ses mains. Il leva les yeux vers Nathalie et se mit à pleurer.

Mais il était trop tard.

Les vieux totems disloqués de Sylvain étaient sans âme. Avait-il tué le lien tenu qui le rattachait à ses derniers souvenirs ?